



Labyrinthe

34 | 2010 (1)

Comment peut-on être systématique ?

La logique, clé de la philosophie ?

Élodie Cassan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4060>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4060

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2010

Pagination : 107-117

ISBN : 978-2-7056-6984-3

Référence électronique

Élodie Cassan, « La logique, clé de la philosophie ? », *Labyrinthe* [En ligne], 34 | 2010 (1), mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4060> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4060

Propriété intellectuelle

La logique, clé de la philosophie ?

Élodie CASSAN

ecassan@gmail.com

Le siècle des Lumières entretiendrait un rapport paradoxal à la raison. D'un côté, il établirait la raison contre la révélation, la tradition et l'autorité, et reconnaîtrait à cette faculté le statut de seul et unique moyen de progresser dans des domaines du savoir aussi variés que la physique, la psychologie, ou encore les sciences politiques. Mais d'un autre côté, cette promotion de la raison ne conduirait pas les philosophes du XVIII^e siècle à mettre un terme au déclin connu depuis la fin de la Renaissance, par cette branche de la philosophie qu'est la logique, la science de la conduite de la raison. Les manuels retraçant l'histoire de la logique¹, après avoir établi que la critique de la logique aristotélicienne au début de l'époque moderne recouvre un large spectre, qui va de propositions de réformes de l'enseignement de cette discipline à son invalidation sur le plan théorétique, en raison de son incapacité supposée à servir d'instrument des découvertes scientifiques, soulignent en effet que ces mises en cause n'aboutissent qu'à un appauvrissement de la logique, ramenée alors, dans le meilleur des cas, au traitement de questions psychologiques liées à la connaissance. Il faudrait ainsi attendre le milieu du XIX^e siècle pour assister à un renouveau de la logique, imputé aux travaux d'analyse mathématique de la logique de Boole, et à l'entreprise fré géenne de logicisation de l'arithmétique.

Soutenir qu'au XVIII^e siècle aucun renouveau logique n'a lieu n'est cependant pas sans faire difficulté. L'objet traditionnellement attribué à la logique, dégager les principes et l'ordre du raisonnement valide, donne lieu alors à des investigations philosophiques nouvelles. Chez Condillac notamment, requalifier la métaphysique dans ses rapports avec la naissance de la théorie

1. C'est un point sur lequel se rejoignent Joseph Bochenski, *Formale Logik*, Freiburg, München, Verlag Karl Alber, 1956; William et Martha Kneale, *The Development of Logic*, Oxford, Clarendon Press, 1962; Wilhelm Risse, *Logik der Neuzeit*, Stuttgart/Bad Canstatt, Frommann, Friedrich Frommann Verlag, 1970, vol. II; Robert Blanché et Jacques Dubucs, *La Logique et son histoire*, Paris, A. Colin, Collection "U", 1996.

de la connaissance² asseoit la logique non plus sur une théorie de l'étant en tant qu'étant, mais sur une élucidation de la genèse des connaissances et des facultés de l'âme. Ce geste, qui fonde la logique sur une description de la mise en œuvre des opérations de l'esprit, effectuée sans prétendre découvrir leurs causes réelles dans quelque propriété de la substance pensante, a pour effet de mettre en lumière le caractère processuel de la constitution des normes et des règles logiques, dans la suite d'une thèse de la *Logique de Port-Royal* (1662, 1^{re} édition), selon laquelle on forme des règles en observant ce que la nature nous fait faire. Cette élaboration génétique de la logique distingue les empiristes des Lumières des philosophes du haut Moyen Âge et de la Renaissance : ceux-ci articulent la logique à la structure de l'étant, ils se demandent si elle est une « *scientia rationalis* » ou une « *scientia sermocinalis* », mais ils font fi de la question de l'invention proprement dite de cette discipline. L'introduction de cette thématique permet tout d'abord d'explicitier les besoins auxquels la formation de la logique répond : en l'occurrence, selon d'Alembert dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* (DP), réduire en art « la manière même d'acquérir des connaissances, et celle de se communiquer réciproquement le[...]s pensées³ ». Mais là n'est pas le principal enjeu. Il s'agit au fond essentiellement d'élucider ce qui légitime la logique à jouer une fonction déterminante au sein de l'architectonique des savoirs. Pourquoi la logique est-elle présentée dans le *Discours Préliminaire de l'Encyclopédie*, comme « la clé de toutes nos connaissances⁴ », et dans le « Système figuré des connaissances humaines », qui suit ce texte⁵, comme la toute première des sciences relevant de la philosophie, puisqu'elle précède la morale, les mathématiques et la physique ? Cette question des modalités d'entrée dans le système des savoirs⁶ engage une enquête sur le statut de la logique, qui passe par une détermination des sources et des fondements de la rectitude logique elle-même.

2. André Charrak, *Empirisme et métaphysique. L'Essai sur l'origine des connaissances humaines de Condillac*, Paris, Vrin, 2003.

3. Jean Le Rond d'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, introduit et annoté par Michel Malherbe, Paris, Vrin, [1751] 2000, p. 98. Dans la suite du présent article, nous faisons référence à cet ouvrage en recourant au sigle DP.

4. *Ibid.*, p. 98.

5. Voir article de Marion Chottin p. 49.

6. Nous ne reviendrons pas ici sur les différentes représentations du système des savoirs des Encyclopédistes, étudiées dans les contributions de Marion Chottin et d'Arnault Skornicki, et analysées dans l'entretien donné par André Charrak.

Nous nous demanderons comment cette enquête est menée dans les articles consacrés par l'*Encyclopédie* à la logique, à ses principaux opérateurs conceptuels et à ses représentants historiques majeurs. Du *DP*, à l'article « Logique », en passant par l'article « Syllogisme », l'absence de dépendance nécessaire de la justesse de raisonnement à l'égard de la mise en application délibérée de règles logiques est en effet constamment soulignée. « Nous voyons tous les jours une quantité de gens, dont les raisonnements sont nets, justes et précis, et qui n'ont pas la moindre connaissance des règles de la logique⁷. » L'art de raisonner serait ainsi « un présent que la Nature fait d'elle-même aux bons esprits⁸ ». En quoi un tel présent peut-il bien consister ? Identifier la rectitude logique à même l'effectuation des raisonnements est-ce dissoudre toute norme logique dans une description psychologique et, par là, confondre logique et psychologie de la connaissance, comme les manuels d'histoire de la logique le suggèrent ?

Nous montrerons qu'en postulant que l'activité de penser précède, en la rendant possible, toute entreprise visant à en dégager les règles, les Encyclopédistes ne visent nullement à observer comment des individus donnés s'y prennent pour raisonner. Certes, ils suivent une démarche consistant à dégager les normes logiques à partir de la pensée à l'œuvre, et refusent de penser les règles logiques comme des formes abstraites appliquées, comme de l'extérieur, à des contenus de pensée déterminés. Pour autant, cette articulation du descriptif et du normatif n'équivaut pas à un psychologisme. Par ailleurs, si elle interdit aux Encyclopédistes de réduire la logique à un ensemble circonscrit de règles fermement déterminées une fois pour toutes, elle ne constitue ni un refus d'en élaborer la théorie, ni une tentative pour maintenir la logique dans une relative extériorité par rapport au système des savoirs proprement dit.

Dans l'*Encyclopédie*, il n'y a tout d'abord pas une définition de la logique, mais trois, situées respectivement dans le passage du *DP* de

7. Art. « Syllogisme », *Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des métiers*, par une Société de Gens de Lettres, mise en ordre et publié par M. Diderot, de l'Académie royale des Sciences et Belles-lettres de Prusse et quant à la partie mathématique par Monsieur d'Alembert, de l'Académie royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, et de la Société royale de Londres, à Paris, chez Briasson, David l'ainé, Le Breton, Durand, 1751-1772 [28 volumes, dont 17 volumes de Discours de 1751 à 1765 et 11 volumes de planches de 1762 à 1772], réimprimé en fac-similé Stuttgart-Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag, 1966-1967 (1^{re} édition), 1988 (2^e édition), volume xv, p. 723.

8. Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.*, p. 98.

d'Alembert, déjà cité⁹, à l'article « Abstraction », dû à Dumarsais, et à l'article « Logique », rédigé par le chevalier de Jaucourt. Dumarsais indique que « le point auquel nous rapportons les observations que l'on a faites touchant le bon et le mauvais usage que nous pouvons faire des facultés de notre entendement, s'appelle Logique¹⁰ ». De Jaucourt signale que « la logique est l'art de penser juste, ou de faire un usage convenable de nos facultés rationnelles, en définissant, en divisant, et en raisonnant¹¹ ». Selon le premier de ces trois textes, la logique, liée à l'invention et support de la sociabilité, ne se réduit ni une technique d'exposition de savoirs déjà constitués ni même à son rôle traditionnel depuis Aristote d'*organon* de la science. Le second et le troisième passages soulignent quant à eux de façon plus classique que la logique a pour objet de régir l'exercice de l'entendement. Dumarsais note que cette direction de l'entendement est rendue possible par la formation par abstraction de règles logiques, considérées ici dans leur plus grande généralité. De Jaucourt rappelle pour sa part les actes de complexité croissante effectués par l'entendement qui raisonne : définir, diviser, raisonner, élucidés notamment par Boèce dans son commentaire des *Topiques* de Cicéron.

Nous montrerons que ces trois passages constituent davantage qu'une illustration convenue de l'éclectisme philosophique, souvent pointé, des Encyclopédistes, lequel les conduirait, en l'occurrence, à se contenter de diffuser le savoir logique existant. À cet effet, nous verrons que les concepts d'histoire et de nature, auxquels il est fait recours dans ces extraits, jouent un rôle opératoire dans la détermination par les Encyclopédistes des contours de la logique. Tandis que d'Alembert d'une certaine façon définit la logique contre Aristote, de Jaucourt reprend à son compte des éléments empruntés à la logique médiévale. En revanche, Dumarsais, faisant fi de toute référence à l'histoire, souligne que la logique joue le rôle d'un support de l'esprit, dont la nature est présupposée sans être élucidée. Dans ce cadre, l'histoire de la logique ne se réduit pas à l'observation des principales étapes présidant à l'élaboration de cette discipline, mais vise à ériger en norme la logique empiriste de Locke et de Condillac. Et la connaissance de la nature de l'esprit est requise à titre de préalable méthodologique sur lequel asseoir la logique, parce qu'il faut penser

9. Voir note 4.

10. César Dumarsais, Article « Abstraction », *op. cit.*, Volume 1, p. 46.

11. Louis de Jaucourt, article « Logique », *op. cit.*, Volume IX, p. 637.

avant de déterminer comment s'y prendre pour penser sans erreur. À travers les concepts d'histoire et de nature, se joue donc l'inscription de la normativité logique dans un processus génétique.

Dans l'article « Logique », qui nous servira de fil directeur, la référence à l'histoire permet bien évidemment de décrire les différentes formes prises par la logique à travers le temps, en les réinscrivant dans une chronologie précise. Soit par exemple le moment de la naissance de la logique. De Jaucourt, s'inscrivant contre l'illusion rétrospective consistant à faire la part belle uniquement aux œuvres de logique d'Aristote, en raison de leur rôle dans la partition et dans le déploiement de la logique au Moyen Âge, insiste d'abord sur l'importance de la pratique de la dialectique, fondée par Zénon d'Elée, dans la constitution de la logique. Ensuite, s'il fait bien référence à Aristote et à l'école péripatéticienne, c'est moins pour eux-mêmes qu'en tant que tous développent les fondements posés par Zénon, au même titre que les Stoïciens, dont la contribution en logique est également évoquée. Mais l'histoire de la logique ici brossée ne précise pas si l'intérêt des dialecticiens pour les différentes formes de l'argumentation ne constitue que la préhistoire de la logique, dont la naissance véritable serait marquée par le syllogisme. Surtout, cette histoire, entièrement déterminée par les critères non formels auxquels, selon les philosophes empiristes des Lumières, les règles logiques utiles et efficaces se conforment, consiste en une disqualification de la période qui va de l'Antiquité grecque à la fin de la Renaissance, et en une valorisation de l'époque moderne qui, de Descartes à Condillac, « restaure » l'art de raisonner. De Jaucourt souligne ainsi que le goût des dialecticiens antiques pour les assemblages « de mots et de termes, propres à la contention et à la dispute, plutôt que des règles et des raisons qui pussent y être d'un usage réel¹² » fait de la logique un « art de mots¹³ » dont la stérilité devient de plus en plus apparente, au Moyen Âge et à la Renaissance, en particulier suite à l'intérêt des Scolastiques pour le jargon et les termes « barbares ». Son recours au topos de l'humanisme littéraire et philosophique qu'est la critique de la dispute, exercice codifié de la pensée effectué par l'universitaire du Moyen Âge, engage une critique de la théorie de cette pratique, en tant que cette théorie réduit la direction de la pensée à la maîtrise des règles de joutes oratoires. Une telle lecture

12. Louis de Jaucourt, *op. cit.*, p. 637.

13. *Ibid.*

de l'histoire de la logique illustre une forme de nominalisme, expression d'une méfiance à l'égard du langage, suspect de renvoyer à des généralités qui soient de pures abstractions, dénuées non seulement de corrélat réel, mais aussi de fondement véritable. De Bacon à Condillac, en passant par Locke, tous mentionnés par de Jaucourt, l'accent est ainsi mis sur le caractère nécessaire de la liaison des signes linguistiques avec les idées, soit à la fois sur les règles à suivre pour que les mots traduisent précisément la pensée, et sur la mesure dans laquelle ces signes contribuent à la construction et au développement des idées.

À partir de là, de Jaucourt peut soutenir qu'au xvii^e siècle la logique devient véritablement productive scientifiquement. Descartes, « le vrai restaurateur du raisonnement¹⁴ », est l'auteur d'une méthode qui, se situant au plan de la formation des pensées, non de leur expression linguistique, vise à instaurer de l'ordre dans l'entendement. Cette méthode est une des sources d'inspiration majeure de la *Logique de Port-Royal*. Ce texte publié pour la première fois en 1662 et connaissant cinq éditions du vivant de ses auteurs, Antoine Arnauld et Pierre Nicole, contribue ainsi à la diffusion d'une conception non formaliste de la logique. Selon celle-ci, que le chevalier de Jaucourt résume en reprenant implicitement un passage du chapitre xvii du Livre iii de ce texte, il est

fort inutile de discuter métaphysiquement ce que c'est que notre entendement et de quelles pièces il est composé : c'est comme si l'on se mettoit à disséquer les pièces de la jambe humaine pour apprendre à marcher. Notre raison et notre jambe font très-bien leurs fonctions sans tant d'anatomies et de préambules ; il ne s'agit que de les exercer, sans leur demander plus qu'elles ne peuvent.¹⁵

Partir du fait de l'autonomie de la pensée, et la considérer comme activité qui a en elle-même son principe, interdit de séparer de façon tranchée la signification des idées et leur mode de donation à l'esprit. Il faut alors élaborer les règles de la logique en réfléchissant sur l'usage des opérations intellectuelles que sont la conception, le jugement, le raisonnement et l'ordre selon les Messieurs de Port-Royal. Il s'agit moins de décrire le fonctionnement spontané de l'esprit que d'élucider les conditions dans lesquelles l'usage de chacun de ces actes contribue à la production d'énoncés vrais. La logique ne postulant pas de naturalité

14. *Ibid.*, p. 638.

15. *Ibid.*, p. 641.

de l'exercice réglé de l'entendement n'est pas pensée comme un art imitant la nature. Ses règles ne se ramènent donc pas à l'observation d'habitudes de pensées instituées en normes. Soit par exemple la « loi de Port-Royal », qui établit que l'extension et la compréhension d'une idée, qui peut être décomposée logiquement, sont inversement proportionnelles. Son caractère d'absolue nécessité lui permet de servir de fondement théorique aux analyses du processus d'abstraction par lequel se forment des idées générales selon des auteurs empiristes comme Locke, ou Condillac, auxquels est attribué le perfectionnement de « l'art de penser » des Messieurs de Port-Royal.

L'histoire de la logique de l'article « Logique » de l'*Encyclopédie* est ainsi marquée par une scission essentielle entre une époque privilégiant une technicité érudite au détriment de règles à même d'aider véritablement l'esprit à s'appliquer sans effort aux objets d'étude qu'il se donne, et une autre, subordonnant la constitution de règles logiques à la connaissance du fonctionnement effectif des opérations de l'esprit. Cette histoire est donc moins une recension de la somme des doctrines logiques du passé que l'explication des conditions d'émergence d'une approche empiriste de la logique : un rapport critique au formalisme des logiciens antiques et médiévaux. Selon de Jaucourt, au lieu de s'abstenir de se demander comment actualiser la puissance de bien juger qu'est la raison, il importe de poser qu'il est dans la nature de l'esprit de penser. Ce principe, qui est factuel, peut fonder la normativité logique¹⁶, parce qu'il ne fait pas de l'esprit un donné qui serait observable immédiatement, et n'implique nullement de s'en tenir au constat des inégales capacités cognitives et discursives d'individus nécessairement inscrits en un temps et un lieu déterminés. Les normes suivies par ces individus pour relier leurs idées ne leur sont pas relatives, ne se ramènent pas à l'émanation arbitraire de leurs subjectivités. D'où au final, la thèse de de Jaucourt selon laquelle « la dernière fin de la logique est de diriger nos jugements et de nous apprendre à bien juger : en sorte que tout le reste à quoi elle peut se rapporter, doit uniquement se rapporter tout entier à ce but. Le jugement est donc la seule fin de la logique¹⁷ ». C'est pour autant qu'elle est adossée à une connaissance des structures cognitives de l'esprit que la logique peut normer le comportement cognitif de ce dernier.

16. Voir l'entretien avec André Charrak p. 26-27.

17. Louis de Jaucourt, article « Logique », *op. cit.*, p. 640.

La mise en œuvre de cette exigence de formation du jugement, sur laquelle l'article « Logique » se clôt, ne donne pas lieu à des séries de recommandations d'ordre moral selon lesquelles le bon usage des émotions permettrait de juger sans erreur, mais à une réflexion sur la forme des raisonnements valides -ce qui traduit bien le souci des Encyclopédistes de soumettre l'empirie à des normes logiques idéales. Cette réflexion tient dans un refus de cerner le raisonnement simplement à partir de l'inférence et des règles qui la guident, parce qu'une telle démarche condamnerait à penser le lien interpropositionnel dans l'obscurité et la confusion. C'est ainsi que l'auteur de l'article « Raisonnement », après avoir rappelé que cette opération « n'est qu'un enchaînement de jugements qui dépendent les uns des autres »¹⁸, et ramené le syllogisme à une espèce de raisonnement, critique ce dernier, moins parce qu'il est un raisonnement en forme, qu'en raison de l'incapacité des principes à partir desquels cette forme est déterminée à qualifier effectivement l'activité de raisonner. Il s'agit de conclure de l'ignorance où sont les hommes des modes et des figures du syllogisme, à l'impossibilité de constituer ceux-ci en normes à partir desquelles régir le raisonnement. Selon un résumé de la *Logique de Port-Royal* entrepris alors,

Raisonner, dans le sens précis et philosophique, n'est autre chose que de donner son aveu ou son assentiment à la convenance que l'esprit apperçoit entre des idées qui sont actuellement présentes à l'esprit ; or comme nos idées sont pour nous autant de perceptions intimes, et que toutes nos perceptions intimes nous sont évidentes, il nous est impossible de ne pas appercevoir évidemment, si de ces deux idées que nous avons actuellement dans l'esprit, l'une est la même que l'autre ; ou si elle n'est pas la même. Or appercevoir qu'une idée est ou n'est pas une autre idée, c'est raisonner juste : donc il est impossible à tout homme de ne pas bien raisonner.

Quand donc nous trouvons qu'un homme raisonne mal, et qu'il tire une mauvaise conséquence, ce n'est pas que cette conséquence ne soit juste par rapport à l'idée ou au principe d'où il la tire, mais c'est qu'il n'a pas actuellement dans l'esprit l'idée que nous lui supposons.¹⁹

D'après cet extrait, il n'y a de connexion organique entre toutes les parties d'un raisonnement, que pour autant que celui-ci est constitué de jugements vrais, c'est-à-dire d'expressions de la convenance réelle entre deux idées. Raisonner sans erreur ne requiert donc pas de maîtriser par

18. Article « Raisonnement », *op. cit.*, Volume XIII, p. 776.

19. *Ibid.*, p. 777.

exemple les règles de cette forme de raisonnement qu'est le syllogisme mais de connaître et d'utiliser adéquatement les règles gouvernant la liaison des idées. En d'autres mots, la prise de distance à l'égard du syllogisme, n'est pas associée à une indifférence pour le fait logique, mais à une tentative pour le déterminer à partir des deux présupposés suivants : (1) l'esprit se définit par le fait de penser, (2) comprendre comment la pensée produit des raisonnements ne requiert pas tant de décrire leurs différentes formes, que de dégager les règles selon lesquelles articuler correctement les idées, qui sont les matériaux qui entrent dans sa composition.

La détermination de ces règles s'effectue à partir d'une réflexion sur ce qui conduit l'esprit à émettre des jugements faux. À cette fin, à l'article « erreur », M. de Formey énumère trois sources possibles d'erreur, rencontrées dans l'expérience :

(1) l'habitude où nous sommes de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées mal déterminées[...], (2) certaines liaisons d'idées incompatibles qui se forment en nous par des impressions étrangères, et qui sont si fortement jointes ensemble dans notre esprit, qu'elles y demeurent unies. [...], (3) le plaisir [que nous prenons] à nous défigurer nous-mêmes, en effaçant les traits de la nature et en obscurcissant la lumière qu'elle avoit mise en nous ; et cela par le mauvais usage de la liberté qu'elle nous a donnée.²⁰

L'expérience de l'indétermination des idées et de l'arbitraire de certaines associations d'idées, non fondées sur leurs connexions naturelles, le constat du comportement cognitif parfois aberrant des hommes, qui préfèrent l'ombre à la proie, montrent *a contrario* que la construction d'un raisonnement valide requiert d'analyser les idées qui entrent dans sa composition, soit de les décomposer et de les déterminer précisément, de refuser les liaisons fictives entre idées, et de ne pas être en butte aux préjugés.

Ces exigences logiques sont présentes notamment à l'article « Éléments des sciences ». Dans cette réécriture des *Règles pour la direction de l'esprit*²¹, fruit d'une transposition par d'Alembert du résultat de ses procédés spéculatifs de découverte à une méthode de la science générale²², le propos est d'indiquer comment trouver les principes des sciences existantes, considérées comme des corps de savoirs différenciés les uns

20. Jean Henri Samuel De Formey, Article « Erreur », *op. cit.*, Volume v, p. 910-911. Nous numérotions.

21. Cf. André Charrak, *Contingence et nécessité des lois de la nature*, Paris, Vrin, 2006.

22. Cf. Martine Groult, *D'Alembert et la mécanique de la vérité dans l'Encyclopédie*, Paris, Champion, 1999.

des autres par le point de vue suivant lequel ils envisagent leurs objets d'étude respectifs²³, et comment les communiquer de façon ordonnée et méthodique. Le rôle des « hommes de génie [qui] ont découvert les uns après les autres un certain nombre de vérités²⁴ » est souligné en ce sens. Si en effet, ils reviennent sur « la marche de leur esprit²⁵ », recherchent et rendent publique la manière selon laquelle une proposition les a conduit à une autre, ils mettent leurs élèves et leurs lecteurs en état d'aller plus loin qu'eux. Dégager rigoureusement les éléments des sciences, à savoir les parties primitives dont le tout qu'elles sont est formé, participe ainsi du développement des sciences. Or dans cette perspective, d'une part « la méthode analytique, qui procède des idées composées aux idées abstraites, qui remonte des conséquences connues aux principes inconnus, et qui en généralisant celles-là, parvient à découvrir ceux-ci²⁶ », est centrale. D'autre part, les définitions, qui déterminent et circonscrivent le sens d'un mot, « de manière qu'on ne puisse, ni avoir de doute sur ce sens donné, ni l'étendre, ni le restreindre, ni enfin l'attribuer à aucun autre terme²⁷ » évitent les associations d'idées infructueuses.

Dans ces conditions, la logique, dans les articles qui lui sont consacrés dans l'*Encyclopédie*, ne saurait donc se ramener à n'être que la thérapeutique administrée aux esprits faibles, incapables de raisonner justement par eux-mêmes, comme d'Alembert aurait pu le suggérer quand il écrit dans le *Discours préliminaire* que « l'art de raisonner est un présent que la Nature fait d'elle-même aux bons esprits²⁸ ». Quoi qu'il en soit de la diversité des dispositions intellectuelles de chacun, la logique se constitue positivement comme un ensemble de démarches auquel le savant a recours naturellement, et dont l'explicitation et la mise en forme fournissent des outils grâce auquel le progrès des savoirs est facilité. L'enjeu est de s'assurer que l'exploration du monde se fasse sans

23. « [...] le point auquel on doit s'arrêter dans la recherche des principes d'une science, est déterminé par la nature de cette science même, c'est-à-dire par le point de vue sous lequel elle envisage son objet ; tout ce qui est au-delà doit être regardé ou comme appartenant à une autre science, ou comme une région entièrement refusée à nos regards. », Jean Le Rond d'Alembert, Article « Eléments des sciences », *op. cit.*, Volume v, p. 493. Pour les implications conceptuelles d'une telle approche des sciences, voir les articles de Marion Chottin et d'Arnault Skornicki.

24. *Ibid.*, p. 491.

25. *Ibid.*, p. 492.

26. *Ibid.*, p. 495.

27. *Ibid.*, p. 493.

28. *DP*, p. 98

La logique, clé de la philosophie ?

que l'homme ne lui applique les notions qu'il forme, sans justification. D'où la valorisation de la figure de Bacon, à l'article « Baconisme »²⁹, le Lord Chancelier n'ayant pas accommodé sa physique à sa logique, mais ayant fait sa logique pour sa physique, à la différence d'Aristote, mis à l'index pour cette raison dans le *Novum Organum*.

Adosser leurs descriptions de la logique à une critique de la formalisation atemporelle et à valeur normative ne revient donc pas, de la part des Encyclopédistes, à tenter de faire disparaître la fonction normative de la logique dans la formation du discours scientifique. En pensant les sources et les fondements de la normativité logique, ils visent au contraire à garantir la formation droite de concepts et de signes linguistiques, de façon à permettre au savant une exploration du monde sans cesse plus fine et plus approfondie. Une telle démarche, nourrie par des interrogations sur ce qui peut valoir comme loi, montre que la raison des Lumières, loin d'avancer triomphale et triomphante, est une raison inquiète, adoptant une posture critique à l'égard des principes dont elle part et des conclusions auxquelles elle parvient.

29. Article « Baconisme », *op. cit.*, Volume II, p. 8-10.